

Le cri
de la mésange

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le cri de la mésange / Francine Laviolette

Nom : Laviolette, Francine, 1952- , auteure

Identifiants : Canadiana 20240025318 | ISBN 9782898670848

Classification : LCC PS8623.A8354 C75 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

FRANCINE LAVIOLETTE

Le cri
de la mésange



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Des liens si fragiles, 2023

Le silence du passé, 2022

Dans les yeux de Laurence, 2020

À toi, Agnès

*Malgré ton lourd et difficile parcours, tu as fait
preuve de résilience et tu as su pardonner à tes pairs.*

Aujourd'hui, j'ose croire que tu es heureuse et en paix avec ton passé.

Note de l'auteure

Ce roman est inspiré d'une histoire vraie. Les noms, les lieux ainsi que certains détails et événements ont été changés afin de respecter la vie privée des personnes concernées.

Je remercie celle qui m'a généreusement offert quelques chapitres de sa vie. La confiance qu'elle m'a témoignée me touche profondément.

1941

Émilie-Rose tournait sa cuiller dans sa tasse depuis plusieurs minutes. Se décidant à prendre une gorgée de café noir, elle la recracha aussitôt.

— Pouach ! Y'est frette. Ça m'apprendra à jongler sur le passé, aussi.

Depuis plusieurs minutes, elle cogitait sur ce terrible matin, quatre ans auparavant, où la toux catarrheuse de Colette, sa petite dernière, l'avait fait bondir hors du lit. Rompue par un sommeil agité, elle s'était précipitée au chevet de sa fille qui toussait à s'en vomir le cœur. Elle se rappela aussi l'échange houleux qu'elle avait eu à ce moment-là avec Donat, comme si cela venait tout juste d'arriver. Ce jour-là, saisie d'un horrible pressentiment, elle lui avait crié du bas de l'escalier :

— Donat, lève-toi ! C'est Colette. Faut que t'aïlles avec elle à l'hôpital, tu suite !

Son appel était demeuré vain. Aucun son n'était parvenu de l'étage où Donat, rompu de fatigue, dormait à poings fermés. Fidèle à ses habitudes, il avait laissé à sa femme la lourde tâche de répondre aux besoins de sa progéniture, invoquant qu'elle était la meilleure des deux pour l'éducation des enfants. Revenu au cœur

de la nuit d'une veillée de cartes avec ses amis du taxi, il avait, comme toujours, sombré rapidement dans un profond sommeil, loin des contraintes familiales.

Après quelques secondes où le silence n'était entrecoupé que des sourds ronflements de son conjoint, Émilie-Rose était revenue à la charge sur un ton plus cassant :

— Donat ! Maudit bordel ! Si ça continue de même, a se rendra même pas au dîner, la pauvre enfant. Donat ! Grouille-toi ! Faut que t'aïlles mener la p'tite à l'hôpital avant qu'a y passe. Moi, j'vas rester icitte pour veiller au grain.

Aucun signe de vie de la part de son conjoint. Irritée, celle que tout le monde connaissait dans son entourage pour son instinct protecteur et son caractère plutôt fougueux avait gravi les marches deux par deux pour se rendre à l'étage. Après quelques interpellations sans succès pour sortir son mari de sa léthargie, elle s'était mise à le secouer vigoureusement dans tous les sens, une main sur l'épaule et l'autre sur la hanche du dormeur. Le chauffeur de taxi, arraché de la sorte d'un sommeil profond, l'avait rebuffée.

— C'est bon, c'est bon, j'ai compris ! Quessé qu'y a ? Quessé qui se passe avec toi, à matin, jériboire ?

— C'est Colette. A crache le sang. Y en a plein son oreiller. Grouille-toi !

Oui, Émilie-Rose s'en souvenait très bien de ce matin froid de février 1937 où Donat s'était levé sans grand empressement. Il avait pris le temps de choisir une chemise qui lui allait bien, puis il était descendu au rez-de-chaussée, où il avait pris la petite dans ses bras. Comme toutes les autres fois où Colette avait eu ces effroyables quintes de toux, il s'était dit qu'Émilie-Rose paniquait encore une fois pour rien, que la toux finirait par se calmer et que la bambine se rendormirait. Mais Émilie-Rose savait que, ce jour-là, ce n'était pas comme les autres fois. Elle avait pressenti qu'un malheur allait arriver.

Malgré que quatre années s'étaient écoulées depuis le terrible drame, la douleur était encore vive. Émilie-Rose essuya quelques larmes et siphonna une seconde gorgée. La boisson d'un goût exécrationnel prit sur-le-champ le chemin de l'évier. Puis, ses pensées revinrent encore sur ce terrible matin, sur le rang du Point-du-Jour, dans la petite localité de L'Assomption. Une lueur venant d'une lampe à l'huile avait éclairé faiblement leur humble chaumière. Cela augurait le début d'une journée cauchemardesque. Elle se rappela que Donat avait quitté la maison, la petite Colette au creux des bras. Il lui avait raconté que, tout au long du trajet, la fragile pouponne emmitoufflée dans une couverture épaisse avait lutté péniblement pour sa survie. Il avait admis d'une voix presque éteinte qu'une fois rendus à l'hôpital, Colette, le petit visage bleuté, s'était acharnée à tenter d'inhaler le moindre filon d'air entre les éprouvantes quintes de toux.

Émilie-Rose se rappela aussi que, quelques heures plus tard, alors que le soleil était déjà très haut dans le ciel, Donat était revenu seul à la maison. Anéanti, il n'avait cessé de retourner dans sa tête les dernières paroles du médecin qui lui avait annoncé la terrible nouvelle: «Je suis désolé, monsieur Robinson, on a tout tenté. Malheureusement, votre petite Colette est allée rejoindre les anges au paradis.»

Ce jour-là, de retour chez lui, rongé par un fort sentiment de culpabilité, Donat avait hésité à retrouver les siens. D'un coup, il avait ressenti tout le poids de son insouciance face à ses responsabilités de chef de famille. Son épouse lui avait tellement souvent reproché son laxisme lors de leurs sempiternelles disputes. Puis, lorsqu'il avait finalement apparu à la cuisine, son arrivée n'avait suscité aucun enthousiasme. Les enfants, atablés pour le dîner, mangeaient en silence. Delphis, l'aîné âgé de neuf ans, semblait tourmenté. Il avait pressenti qu'un malheur venait de frapper sa famille. Madeleine, la deuxième et la plus vieille des filles, avait aussi tout deviné lorsqu'elle eut constaté ce grand vide au creux des bras de son père. Assise au bout de la table, Monique, du haut

de ses cinq ans, n'avait que faire des états d'âme de ses proches. Elle s'évertuait à nourrir à la cuiller sa petite sœur Agnès, qui grimaçait parce qu'elle n'aimait pas les carottes. Un nuage sombre semblait flotter dans la pièce où, d'ordinaire, chacun prenait plaisir à raconter sa journée avec exaltation. Mais, ce jour-là, rien... Tous avaient ressenti la détresse à travers le regard de leur mère. Celle-ci, dévorée par un flot de pensées confuses, ne s'était même pas aperçue que son mari venait d'entrer. Celui-ci, un nœud dans la gorge, avait bredouillé :

— C'est... c'est fini...

Entendant ces mots, Émilie-Rose s'était retournée. Lorsqu'elle vit ce visage décrépi par le remords, elle avait aussitôt compris l'horrible tragédie qui venait de se passer.

— Non! Mon Dieu, non! avait-elle gémi en se réfugiant au creux des bras de celui qu'elle avait jadis tant aimé et qui lui avait donné cinq adorables rejetons.

Elle ne pouvait imaginer que, désormais, plus que quatre de ses enfants allaient se retrouver autour de la table familiale. Après d'interminables sanglots, elle avait voulu savoir.

— La p'tite, dis-moi qu'elle a pas souffert, Donat, je t'en supplie...

— Non, avait articulé l'homme d'une voix éteinte. Quand on est arrivés, ils ont donné quelque chose à la p'tite pour pas qu'a souffre. Après une couple d'heures, a toussait pu pantoute. Son visage, y'était même détendu, a l'était belle, avait-il ajouté pour atténuer la souffrance de son épouse. On dirait qu'était juste bien. Pis tout d'un coup, son visage est devenu comme bleu. Tu suite, j'ai crié à l'aide pis deux gardes-malades sont arrivées en courant. Y m'ont fait sortir de la chambre. J'ai patienté dans le corridor... Ouais, j'ai attendu longtemps en jériboire, Rose... J'me disais que c'était pas bon signe. Un moment donné, le docteur est venu

vers moi. Quand j'ai vu sa face de carême, j'ai compris que tout était fini. Y m'a dit : « Monsieur Robinson, votre petite Colette est partie, pour toujours. »

Émilie-Rose se leva. La touffeur de cette matinée de début juin lui avait donné soif. Elle remit de l'eau à chauffer dans le canard. Le temps de se préparer un autre café noir, elle retourna dans le passé et se rappela que Donat avait disparu dans le salon aussitôt après lui avoir annoncé la terrible nouvelle. Affalé sur le sofa, il avait pleuré chaudement son bébé. Elle était allée le rejoindre. Elle se rappela qu'à cet instant, il avait ressenti le besoin impérieux de faire acte de contrition.

— J'te demande pardon, Émilie-Rose, c'est toute de ma faute ce qui est arrivé... La mort de Colette, j'veux dire... Je sais qu'y a pu rien qui marche entre nous deux depuis un bon boutte, mais là, j'ai besoin de toi, j'ai besoin de te serrer fort dans mes bras, ma femme.

Émilie-Rose se souvint que, effondrée par l'impact de cette terrible nouvelle, elle l'avait repoussé et, en larmes, elle lui avait hurlé :

— J'étais même pas là pour prendre mon bébé dans mes bras quand elle a lâché son dernier souffle. Est morte toute seule, pauvre p'tit chaton. Ça m'arrache le cœur. J'te le pardonnerai jamais, Donat Robinson ! Oh non, j'pourrai jamais te le pardonner, c'est au-dessus de mes forces.

Puis, elle avait déversé toute sa rancœur en une rage diabolique :

— Parce que ce qui est arrivé, Donat, c'est de ta faute ! T'es rien qu'un égoïste ! Toi pis ton maudit taxi ! Tu m'as fait des p'tits, pis astheure, tu pars travailler des soirées complètes pis on te revoit juste le lendemain matin. Qui c'est qui s'est occupé de nos cinq enfants, du ménage, des repas pis de tout le bataclan pendant toutes ces années, hein ? C'est moi ! La maison a grand besoin de réparations que t'as jamais eu le temps de faire. L'hiver, y fait frette icitte

comme dehors. C'est de ta faute si Colette est tombée malade. Pis c'est aussi de ta faute si est pu avec nous autres. T'es rien qu'un maudit sans-cœur, j'te le pardonnerai jamais, t'entends? Jamais!

Huit coups sonnèrent à l'horloge. Émilie-Rose sortit de sa torpeur. Le canard sifflait sur le poêle. Elle s'empressa de le retirer du feu. Subitement, elle comprit alors le poids des paroles qu'elle avait lancées à Donat ce fameux matin de 1937. Par la suite, elle avait bien tenté de se faire pardonner ces mots qui avaient jailli de ses lèvres dans un moment de colère, mais, profondément heurté par une si cruelle accusation, Donat avait déjà fermé la porte de l'amour véritable.

Émilie-Rose se souvint qu'au lendemain de cette terrible querelle, elle avait perdu tous ses repères. Un lien de confiance s'était rompu entre elle et Donat. Si seulement il avait témoigné d'un infime désir de changer d'attitude et d'assumer ses responsabilités de père de famille. Mais, lasse de se battre contre la fatalité, pour le bien de ses enfants, Émilie-Rose avait pris une décision qui allait changer radicalement le cours de sa vie; elle allait entamer une demande de divorce. Cette procédure peu commune, autant du côté religieux que juridique, déclencherait alors invariablement un tollé au sein de la communauté, mais cet ultimatum avait semblé pour elle son dernier recours. Ainsi, elle avait entrevu la possibilité d'endosser le rôle de cheffe de famille et de mener sa barque à sa façon afin que ses marmots jouissent d'une vie plus saine et équilibrée. Lorsqu'elle avait annoncé à Donat son intention de procéder à cette ultime et déshonorante démarche, ce dernier avait sauté les plombs.

— Divorcer? Ma parole, es-tu devenue folle? Là, j'vois ben que t'as pas réfléchi aux conséquences pour dire une affaire de même. Les enfants, qu'est-ce qu'ils vont devenir? Y as-tu pensé, au moins?

— Certainement pas toi, avait-elle répondu. T'es jamais là. C'est depuis la naissance de Madeleine que ça dégénère. J'ai ben

essayé de recoller les morceaux en te demandant d'être plus présent auprès de ta famille, surtout le soir, mais y'a rien qui a changé, t'es toujours aussi absent qu'avant.

— Quand j'ai passé la moitié de ma journée assis tout seul dans mon taxi ou ben à faire des sourires forcés à du monde encore ébranlé par la crise économique, je peux-tu au moins avoir un peu de loisirs rendu au soir ?

— Ah non, par exemple ! Viens surtout pas me faire sentir coupable du drame qu'on vient de traverser. Quand tu m'as confié que vivre sur une ferme, ça a jamais été ce dont tu rêvais dans la vie, j'ai partagé tes préoccupations. J't'ai même encouragé quand t'as proposé de faire du taxi, croyant que ça allait améliorer notre sort. Ça aurait pu marcher, mais en temps de guerre, fallait pas s'attendre à faire des millions, le monde a pu d'argent. Toi, t'as vu le bon côté des choses parce que t'as pu combler ton petit côté social, pendant que moi, je bossais à maison à élever nos enfants. Mais le social, ça met pas du pain sur la table pis du bois dans le poêle. Là, j'ai beau parler, le mal est fait. À partir d'astheure, j'vas entreprendre des démarches pour ramener le bonheur dans le cœur de nos enfants. J'vas me trouver une *job* qui paye comme du monde, pis pour la suite, on verra. Y sera pas dit que j'aurai pas tout tenté pour subvenir à leurs besoins.

Ce jour-là, devant la grande détermination de son épouse, Donat avait lâché prise. Il la connaissait si bien qu'il savait d'ores et déjà que rien ni personne n'allait la faire changer d'idée. Par la suite, comme les procédures administratives au sein du clergé s'éternisaient, le couple avait pris la décision de continuer à partager la maison, le temps de trouver une solution convenable pour chacun des membres de la famille Robinson.

Quelques jours après l'enterrement de Colette, une visite inattendue avait jeté le désarroi sur eux. À la demande du curé, une intervenante s'était présentée chez les Robinson pour exhorter les parents à placer leurs quatre enfants en famille d'accueil.

Des rumeurs de négligence parentale provenant de l'entourage des Robinson étaient parvenues jusqu'au bureau de l'aide sociale, qui avait jugé bon de mener une petite enquête afin de départager le vrai du faux de tous ces commérages.

— Ne vous en faites pas, les avait rassurés la travailleuse sociale, ce placement ne serait que temporaire et vos enfants pourraient bénéficier de conditions de vie et de soins de santé plus adéquats. Dès que votre situation familiale se sera stabilisée et que vous pourrez assurer tout le confort voulu à vos petits, tout rentrera dans l'ordre et vous récupérerez vos enfants.

Donat avait reçu cette instigation avec une certaine indifférence, ce qui avait provoqué la colère d'Émilie-Rose.

— Donat, misère! Réagis, fais quelque chose! Y vont nous enlever nos enfants!

Déchirée par la douleur et la peine, Émilie-Rose n'avait eu d'autre choix que de se plier à la proposition du bureau de la protection de l'enfance. Ce jour-là, l'inaction et le comportement distant de son époux vis-à-vis de la situation bouleversante l'avaient confortée davantage dans sa décision de mettre un terme à leur relation conjugale. Et aujourd'hui, quatre ans après le placement de leurs enfants, le foyer des Robinson semblait avoir été dépossédé de son âme. Donat était demeuré aux côtés de son épouse de peur que la Cour lui enlève définitivement la garde parentale. Pourtant, l'amour battait de l'aile plus que jamais au sein du couple. Malgré quelques tentatives pour changer de métier et ainsi améliorer sa condition, le manque d'instruction du père le limitait à conserver le seul métier qu'il connaissait : chauffeur de taxi. En attente d'une décision de la Cour qui s'éternisait à se finaliser, les deux tourtereaux qui voguaient autrefois dans la même direction n'étaient plus maintenant que deux naufragés cherchant une île où survivre.

Delphis avait été accepté au Séminaire Saint-Joseph à Trois-Rivières, aux frais de la communauté. Les religieux s'étaient

donné comme mission d'en faire un prêtre. Quant à Agnès, Monique et Madeleine, elles furent séparées et placées dans des familles d'accueil différentes. Pendant ces quatre années, Émilie-Rose allait les visiter occasionnellement, mais à chacune de ses présences, elle s'inquiétait de la santé morale de Monique et de Madeleine. Lorsqu'elle les regardait, leurs prunelles étaient empreintes de tristesse, de désarroi. Désarmée, elle avait deviné une terrible frayeur dans leur petit minois. Et le jour où elle avait compris qu'elles avaient été victimes de mauvais traitements et de violence au sein de ces foyers substituts, elle avait pris le taureau par les cornes et décidé de rapatrier sa meute coûte que coûte.

Cette pensée la ramena soudainement dans le moment présent.

— Eh misère ! Pas déjà huit heures !

Bousculée par le temps, elle monta réveiller son mari.

— Donat, lève-toé ! T'as-tu oublié que c'est à matin que tu vas chercher Agnès ? J'espère que tu te rappelles ce que j't'ai dit hier, hein ? Tu vas la mener direct chez ma sœur Paulette à Saint-Polycarpe. Sont au courant, ils vous attendent. Monique pis Madeleine sont déjà là. Moi, j'vas arriver plus tard, j'ai réussi à décrocher une entrevue pour du travail à Montréal à matin. Tu le sais, je t'en ai parlé ces derniers jours. J'vas remonter en autobus pis je devrais être chez mes parents dans l'avant-midi.

Tout en mémorisant les consignes de son épouse, Donat enfila son pantalon et, comme toujours, il compléta sa tenue par une chemise qui lui allait bien. Émilie-Rose avait regagné la cuisine et en profitait, le temps qu'elle était seule, pour réfléchir à ses projets d'avenir tout en cassant deux œufs dans sa poêle de fonte. Elle songea :

Comment on a fait pour en arriver là ? Mon Donat que j'ai tant aimé... Peut-être que j'fais une grave erreur en l'écartant de ma vie. Y est quand même le père de mes enfants. Mais c'est pas vrai que nos p'tits vont subir nos éternelles chicanes pis nos prises de bec. Chez ma sœur, y vont être ben mieux,

pis l'atmosphère va être meilleure pour eux autres. Si je peux réussir à obtenir cette job-là, j'vas toutes les rapailler pis sacrer mon camp à Montréal avec eux autres. Donat, lui, y se débrouillera pour refaire sa vie comme il l'entend. Comme ça, tout le monde va être plus heureux.

À la suite des revendications de sa femme, Donat avala ses œufs et partit sur-le-champ pour récupérer leur fille Agnès, la seule des filles à avoir bénéficié d'un placement au sein d'une famille accueillante. La fillette de six ans, devenue par la force des choses la cadette de la famille depuis la mort prématurée de Colette, avait été placée chez un couple de cultivateurs dans le village de Saint-Sulpice, tout près de là. Cette petite localité située en bordure du fleuve Saint-Laurent, dans la région de Lanaudière, fournissait aux cultivateurs de la région un riche et fertile territoire. Les productions de légumes et de céréales y étaient fructueuses et abondantes.

Léonie et Victor Charlebois y exploitaient une ferme laitière en plus de fournir aux commerçants une respectable production de légumes racines. Depuis leur mariage, le couple voguait sur une mer calme et jouissait d'une vie prospère. Cependant, une amère déception avait un jour jeté sur leur bonheur une ombre telle une cicatrice indélébile. Leur médecin de famille les avait informés que Léonie ne pourrait jamais avoir d'enfant. Celle-ci s'était effondrée de chagrin. Elle qui avait toujours rêvé d'avoir au moins une douzaine de rejetons. Du coup, elle et son mari avaient pris la décision d'adopter un enfant. Le hasard les avait favorisés le jour où une travailleuse sociale leur offrit la garde de la petite Agnès. Cependant, la bonne nouvelle venait avec un bémol.

— La situation est temporaire, madame Charlebois, avait bien précisé la dame. La petite retournera chez ses parents biologiques aussitôt qu'ils auront réglé quelques difficultés d'ordre personnel.

L'employée avait bien pris soin de taire qu'un important problème de couple subsistait toujours et n'allait certainement pas simplifier la bonne marche du programme d'aide à l'enfance.

Léonie Charlebois, désabusée par ce revirement de perspective, avait tout de même consenti à prendre sous son aile la petite Agnès. Au fond de son cœur, elle avait espéré que le destin la favorise dans l'éventualité d'un échec de la situation parentale. Le cas échéant, elle croyait fermement qu'elle aurait l'avantage sur d'autres couples pour adopter officiellement la fillette déjà bien intégrée au sein de sa nouvelle famille.

Et en ce matin frisquet de juin, assise dans le jardin près d'un bosquet de rosiers sauvages, elle s'adressa à son époux, les yeux mouillés de larmes.

— J'peux pas croire, Victor, qu'y vont nous l'enlever après toutes ces années! J'me sens pas la force de survivre à ça.

— C'est son destin, Léonie, on n'y peut rien...